

Rencontrer de nouveau Humboldt

L'avenir de l'éducation : plus de dimensionnalité, de multidisciplinarité, d'intégration entre sciences de l'esprit et sciences sociales.

Roland Benedikter en conversation avec Adrian Wagner

Le sociologue et politologue Roland Benedikter (47 ans), qui enseigne aujourd'hui dans les Universités de Californie à Santa Barbara et Stanford, passe pour le représentant européen le plus profilé d'une association des sciences de l'esprit et du social et en tant que penseur précurseur d'une éducation interdisciplinaire, en vue d'être capable de venir à bout des défis de la globalisation. Adrian Wagner l'a interrogé ici sur sa vision de l'avenir dans le domaine éducatif européen.

Adrian Wagner : Ce n'est pas seulement le système éducatif européen qui semble en révolution au jour d'aujourd'hui, mais aussi le système éducatif international — quand bien même pour des raisons différentes.

Roland Benedikter : En effet. Tandis que l'Europe s'adapte au système anglo-saxon, le problème social d'accès à l'éducation s'accroît massivement aux USA accompagné d'une inégalité sociale croissante ; c'est pourquoi on doit revoir de nouveau à fond, non seulement le système européen, mais aussi le système des USA dans toute sa globalité et le restructurer dans sa totalité. Et le troisième pôle (!, *ndt*), la Chine, connaît des problèmes croissants, tant quantitatifs que qualitatifs, pour porter remède au grand écart entre l'éducation et la population au service du progrès économique et avec cela pour venir à bout des tendances de démocratisation qui lui sont inéluctablement associées. Le système chinois essaye en ce moment d'élever l'éducation à un niveau global et en même temps d'entraver la démocratisation — ce qui, en comparaison internationale, devrait être l'entreprise audacieuse la plus difficile qui soit. La Chine envoie plus d'étudiants que jamais aux USA pour y collecter tout le savoir-faire disponible et le rapporter en Chine. Cela s'accompagne du problème que ces étudiants sont infectés par des idées de liberté et d'égalité individuelle, et contribuent donc, à moyen terme, à introduire une profonde impulsion « occidentale » dans les classes chinoises moyenne et supérieure, mais aussi chez les élites. Avec des conséquences imprévisibles pour l'ensemble de la société.

Adrian Wagner : Qu'est-ce que cela signifie ?

Roland Benedikter : Cela veut dire qu'aucun des trois systèmes ne restera ce qu'il était jusqu'à présent. Une bonne partie du renouveau résultera en plus de l'interaction entre eux. Cela apporte avec soi de même de grandes chances comme des problèmes spécifiques. La différence entre des interactions « atlantiques » (USA-Europe) et celles « pacifiques » (Chine-USA) et les influences mutuelles y joueront un rôle.

Adrian Wagner : Où ce trouve aujourd'hui le centre de transformation ? Plutôt encore dans l'Atlantique ou bien déjà dans le Pacifique ?

Roland Benedikter : Selon moi, largement en Atlantique — conditionné par la relation, les nombreuses complémentarités et les actions réciproques entre les systèmes d'éducation de l'Europe et des USA. Et cela restera ainsi encore dans un avenir pas trop éloigné ou pour le moins, le restera exemplairement, aussi longtemps que la Chine ne sera pas une démocratie. Sans démocratie, et sans l'ouverture qui va avec, la Chine ne pourra jamais se rattacher à l'Occident — peu importe, ce qu'elle y investit aussi.

Adrian Wagner : En quoi consiste la différence entre l'éducation européenne et celle américaine ?

Roland Benedikter : Autrement qu'en Europe, il y a aux USA une longue tradition de perméabilité, et sous de nombreux aspects aussi déjà une association entre diverses sciences et pratiques scientifiques, en particulier entre diverses sciences de l'esprit et sociales. Des noms tels que Bruce Mazlish (né en 1923, MIT Boston), Roland Inglehart (né en 1934) ou bien Immanuel Wallerstein (né en 1930), ont influencé la tradition intellectuelle sur plus d'un demi-siècle en direction d'une éducation interdisciplinaire. L'Europe du centre a ici encore besoin de rattraper son retard. Cela repose selon moi sur le fait qu'on renonça, avant tout en Europe centrale et sous la pression de la

seconde Guerre mondiale, au modèle éducation Humboldtien, qui pratiquait déjà cette association et qui était expressément multi- et trans-disciplinairement prédisposé et qu'on l'a remplacé très largement et généralement par une spécialisation intervenant très précocément dans les parcours biographiques de formation et de qualification. À ses propres dépens, comme je trouve. Car on perd de ce fait la faculté de considérer des problèmes de manière multidimensionnelle et avec une façon interdisciplinaire de penser et d'analyser — pour le moins en tant que partie intégrante plus active du système de formation.

« Nous avons besoin de rencontrer de nouveau Humboldt comme le pain quotidien »

Adrian Wagner : Et les USA ?

Roland Benedikter : Au contraire de cela, les USA reprirent le modèle d'Humboldt de l'Europe centrale, en le conservant relativement « pur » et le transposèrent conséquemment jusqu'à aujourd'hui — ce qui leur assura le rôle de meneur global dans le domaine supérieur de l'éducation et de la formation. L'ironie, c'est que l'Europe s'adapte aujourd'hui au standard anglo-américain que l'Amérique a repris de l'Europe — mais que l'Europe rejeta par dessus bord pendant un demi-siècle.

Adrian Wagner : Quel enseignement l'Europe doit-elle en retirer ?

Roland Benedikter : si l'Europe ne veut pas rester en arrière en matière de formation vis-à-vis des nations en voie de développement comme la Chine, l'Asie du Sud-Est ou l'Amérique latine, ou selon le cas, veut s'efforcer à une éducation apte à la globalisation, elle devra redécouvrir Humboldt. Et certes pas seulement en en faisant l'aveu du bout des lèvres, ou bien en en restant superficiellement à des comparaisons formelles de degrés de qualification comme dans le cadre du processus de Bologne, mais au contraire, par le développement de curricula conséquemment transdisciplinaires, par des orientations et projets de recherches orientés globalement et multidisciplinairement, ainsi que par des changements de pratique professionnelle pour les enseignants. Nous avons besoin d'une nouvelle rencontre avec Humboldt comme de pain quotidien.

Adrian Wagner : D'où voyez-vous venir pour les années qui viennent les plus grands défis pédagogiques, eu égard à la génération des 14 à 35 ans — et donc de ceux qui aujourd'hui passent pour des « adolescents » ?

Roland Benedikter : c'est le sujet fondamental pour le futur de l'Europe. Le plus grand défi consiste à aider les jeunes — non pas seulement temporairement mais au contraire, de manière durable — à se transposer dans la situation de comprendre les changements et contextes actuels dans la totalité de leur complexité : puisque de plus en plus de choses dépendent de plus en plus des contextes, les logiques d'ordre pour les processus sociaux, mais aussi les formes de discours et d'argumentations qui y appartiennent sont plus reliées, plus riches de couches multiples et plus perméables les unes aux autres. Penser « correctement » cela veut dire, à l'avenir, penser de manière multidimensionnelle, intégrative, en « couches imbriquées » (Thomas Fararo) et de manière synchrone. Ce n'est qu'ensuite que l'on peut prendre des résolutions fondées.

Adrian Wagner : Un exemple ?

Roland Benedikter : penser par exemple aux politiques du monde musulman ou de celui confucianiste-taoïste, en effet, même aux néo-religieux des USA. Ils ne peuvent pas comprendre cette manière politique de penser et de procéder, lorsqu'ils ne disposent comme base que la science politique classique avec sa focalisation sur la politique des partis et des institutions ; ils ont absolument aussi le besoin d'une compréhension approfondie de la religion, effectivement des religions mondiales. Et ils ne peuvent pas réellement comprendre les crises économiques et financières du présent dans leurs acharnements et leurs arrières-plans profonds, sans avoir de fondements en psychologie sociale et en typologies civilisatrices, et sur leurs interactions et leurs changements. Vous ne pouvez pas comprendre, pour spécifier encore quelque chose, par exemple, la dialectique croissante entre les représentations de maîtrise des crises des USA et celle de

l'Europe, si vous ne connaissez rien des divers modèles de civilisations et de cultures, y compris les cultures économiques et sociales qui se sont développées dans l'histoire, et l'importance et le rôle de l'économie dans le système sociétal. Vous ne pouvez plus comprendre non plus le parangon classique d'identité culturelle sans un savoir au sujet des lois fondamentales d'ethno-politiques, qui imprègnent aujourd'hui le monde de manière croissante et qui sont de leur côté fortement influencées par des transformations en économie et religion.

Adrian Wagner : Cela a l'air d'aller de fait vers une complexité croissante. La formation doit en réagir.

Roland Benedikter : Oui. Ce dont nous avons besoin, c'est une compréhension de la société à la fois inter- et transdisciplinaire, si vous voulons aborder de manière appropriée les problèmes du monde d'aujourd'hui. En un mot : nous devons préparer les nouvelles générations à une adéquation à la complexité, disons à une compréhension multidimensionnelle, en nous y exerçant avec eux d'une manière aussi précoce et conséquente que possible. Et bien sûr en développant pour cela une méthode didactique largement appropriée.

Adrian Wagner : Comme cela peut-il se produire ? Et où se situe l'Europe à ce sujet dans la comparaison internationale ?

Roland Benedikter : Une compréhension de la « globalité » renforcée ne peut plus surgir fortuitement eu égard au niveau des problèmes ou bien — comme il est encore le plus souvent d'usage aujourd'hui — être développée instinctivement par des enseignants isolés. Cela doit beaucoup plus reposer sur une organisation de formation et des études, transdisciplinairement voulue en correspondance. C'est à peine si l'Europe du centre en dispose aujourd'hui, mais elle doit la développer de toute urgence, si elle ne veut pas se retrouver à la traîne des USA et des puissances qui s'y efforcent comme la Chine. La Chine, par exemple, mais aussi une large partie de l'Asie du Sud-Est, dont la Corée, et de plus en plus le Japon, structurent déjà depuis des années l'ensemble de leur domaine éducatif en direction de multi-, inter- et transdisciplinarités (ces trois termes décrivent trois dimensions différentes, qui doivent interagir ensemble — comme, nous devrions le décrire avec plus de précision !), jusqu'aux formes de compréhension adéquates de la complexité.

L'Europe, en comparaison de cela, — à côté de la création de quelques boîtes à idées [*think tanks*] spécialisées et interdisciplinaires — n'a fait que très peu jusqu'à présent, avant tout dans de larges domaines, donc en ce qui concerne les bases du système de formation. Il semble qu'en Europe l'on croie qu'avec la mise au même niveau des formes de qualification des systèmes anglo-saxons comme le *Bachelor*, le *Master*, le *PhD*, l'essentiel ait été fait. Mais c'est là un dangereux sophisme.

« Ce qui est important, c'est que la multi-disciplinarité se trouve conséquemment au centre en étant orientée sur l'application et sur les phénomènes. »

Adrian Wagner : Comment pourrait-on transposer le renouveau nécessaire au plan des contenus et des curricula ?

Roland Benedikter : Ma proposition est une impulsion de dimension septuple qui représente les six dimensions typologiques centrales du changement global d'aujourd'hui — économie, politique, culture, religion, démographie et technologie — et qui mettent en place en même temps les divers types de rationalités, ordonnancements structurels et formations de discours, qui sont complètement différents mais qui interagissent de plus en plus fortement dans l'espace de la globalisation. La dimension septième résultant ainsi consiste, à partir de la totalité de ces six dimensions, mais elle en est plus que la simple addition des parties et ne peut être pour cette raison réduite à une seule. Une formation des fondements, des interactions réciproques et des centres de gravité variables de ces dimensions ainsi que la conformité aux lois de la totalité qui en résulte par hyper-complexité et profonde ambivalence, devrait être obligatoirement indépendante de sa spécialisation à l'avenir pour chaque parcours de formation de vie. Je ne veux pas rejeter avec cela une « étude générale », mais au contraire signifier beaucoup plus un processus de formation qui, tel un fil rouge, passe au travers d'une biographie de formation qui veut être conforme à l'époque. Au mieux ce serait d'exercer une manière rythmique de s'y prendre avec ces dimensions différentes — absolument au

sens d'une « cours d'enseignement des époques » — : dès l'école primaire on devrait créer un centre de gravité, auquel succèdent une reprise dans l'école secondaire, et un approfondissement à l'université et pour le moins, un approfondissement dans le domaine du troisième cycle universitaire, ainsi que dans les domaines post-doctoraux et dans la formation des adultes. Naturellement d'autres formes de transposition seraient pensables. Ce qui est important c'est seulement que la multidisciplinarité soit conséquemment placée au centre en étant orientée par l'application et sur les phénomènes.

Adrian Wagner : S'agit-il en cela pour l'essentiel de ce qu'on appelle souvent actuellement la « gestion de la complexité » ?

Roland Benedikter : Non, il s'agit de comprendre quelque chose dans son intégralité. C'est tout autre chose. Il ne s'agit pas seulement et expressément de « gestion de complexité » ; ce serait là une réduction grossière au « faire » et au « venir à bout ». Mais il s'agit en cela de beaucoup plus : d'ouverture à une compréhension plus vaste, à une attitude adéquate vis-à-vis de ce qui nous entoure.

La « formation économique et celle financière pour tous », n'est même pas digne d'être mentionnée encore en Europe

Adrian Wagner : Qu'est-ce que cela veut dire en détail ?

Roland Benedikter : Examinons brièvement les sept dimensions principales. La première dimension, actuellement peut-être la plus importante, nous aide en cela à comprendre à grands traits, comment fonctionne l'économie, ou selon le cas, le système financier. À cet égard, l'étendue de la formation des jeunes dans l'école primaire et secondaire jusqu'au baccalauréat, mais aussi après, dans les Universités, est largement insuffisante. Le domaine de la « formation économique et financière pour tous », qui est dénommé aux USA « *financial literacy* » ou encore « alphabétisation en finance » n'est même pas encore digne d'être mentionné en Europe. Quarante-vingt-dix pour cent des jeunes n'ont aucun pressentiment de la manière dont fonctionnent les finances, comment fonctionne le capital, dans notre monde post-moderne globalisé et ne comprennent non plus pour cette raison comment les crises financières, crises d'endettement et la vie quotidienne dépendent les unes des autres. Cela doit changer, si nous voulons aller démocratiquement à la rencontre des grandes décisions d'orientation à prendre dans les années qui viennent.

Adrian Wagner : Donc de toute urgence, élèves et étudiants doivent se mettre à lire « Le capital » de Marx ?

Roland Benedikter : Il vaut de considérer d'une manière critique le mode de fonction multidisciplinaire des développements actuels, — en étant libérés de toute idéologie, laquelle est pas trop souvent acritique, parce qu'elle rend croyant. Cela ne suffit plus de lire « *Le capital* » de Karl Marx — quoique aujourd'hui aussi il soit massivement sous-estimé dans le domaine de l'éducation. Bien entendu tout citoyen majeur doit avoir lu « *Le capital* ». Ce serait un gain gigantesque, vu au plan individuel et social — et donc un gain pour l'ensemble de la société. On sait bien maintenant que Marx lui-même n'était pas « marxiste », mais qu'il pouvait au contraire absolument faire grand cas du « capitalisme » à sa manière. Vous ne trouvez dans « *Le capital* » aucun endroit où Marx déclare en ce qui concerne le fond, qu'il voulût aller au-delà du capitalisme dans un monde post-capitaliste. Au contraire, il dit au fond que le capital, devrait être autrement utilisé au profit de toutes les parties de la population ; production et distribution devraient tourner autrement, il devrait y avoir de l'équité.

Adrian Wagner : une utopie sociale ?

Roland Benedikter : Oui ! Avec cela le capital cesserait d'avoir son comportement d'exploitation, comme il le décrit à bon droit pour son temps. En même temps, le capital reste en tant que sang du social et comme moyen d'anticipation de l'avenir, et il continue donc d'exister pour l'attrance de l'avenir dans le présent. C'est purement et simplement la manière de s'y prendre avec le capital qui

serait à faire évoluer pour le bien de tous. C'est exactement de cela dont il s'agit aujourd'hui, à la suite des crises les plus longues et les plus vastes du système du capital et des finances « post-modernes », que jamais auparavant. Peut-être pour la première fois depuis la seconde Guerre mondiale, l'étendue des répercussions est fondamentalement reconnue — et même par ceux, qui prennent les décisions. Avec cela, Marx est donc très actuel. Son penser est redécouvert aujourd'hui aux USA par les « 99% » et le mouvement « *Occupy Wall Street* ». Les idées marxistes peuvent continuer d'aider aujourd'hui, mais assurément plus dans le sens du soi-disant « marxisme », mais au contraire au-delà de ses conditions d'apparition, au sens d'un « méta-matérialisme » conforme à l'époque.

Adrian Wagner : La jeunesse d'aujourd'hui, qui veut développer une « autre » vision du capitalisme, ne doit donc plus être « de gauche » ? Mais si je vous comprends correctement, elle ne doit plus être « de droite » non plus ?

Ni l'une ni l'autre. Car aujourd'hui, se former au sens d'une manière de voir le monde déterminée ou bien dans une orientation idéologique, ne suffit plus. Qui veut changer quelque chose, doit essayer de comprendre, à partir de ses propres circonstances de vie, en réfléchissant sur ce qui l'entoure, les mécanismes fondamentaux du capital. C'est exactement ce qui se produit dans de larges parties de la classe moyenne américaine. C'est par surprise et par souffrance immédiate que la conscience est formée. Le moins d'entre eux a lu quelque chose de Marx, mais ils en viennent à des conclusions analogues — à partir de leurs observations personnelles, de leur propre situation de vie. Cela est l'équivalent d'une authentique révolution. Le système de formation devrait reprendre et institutionnaliser ce qui aujourd'hui, par surcroît, se produit dans la population des sociétés modernes. Cela arrive trop peu dans notre système de formation, en tout cas pas sur de grandes surfaces.

Adrian Wagner : D'où vient le problème ?

Roland Benedikter : Le problème, c'est que l'actuel système des spécialistes favorise les impulsions spécialisées, en effet, presque exclusivement sélectionnées en tant qu'enseignants et formés en tant qu'étudiants. La totalité du système scolaire, tout le système de formation, devraient être beaucoup plus organisés de manière généraliste et offrir une formation, qui rende apte à une compréhension critique des bases du capital et éclairer celles du comportement entre économie réelle et économie spéculative et ses répercussions sur la société dans diverses parties du monde, de telle manière que puissent être appréhendées les conséquences locales diverses, mais aussi le puzzle dans sa totalité.

Tout cela doit être prévu obligatoirement sur de grandes surfaces au sens d'une nouvelle « conception Humboldtienne de la formation ». Chacun, qu'il soit artisan, professeur d'université, fonctionnaire civil, capitaine d'industrie ou protecteur de l'environnement — devrait avoir parcouru cette formation dans une société moderne du savoir.

« Faites-vous experts au-delà de la réduction en bien et mal ! »

Adrian Wagner : Comment se nomme cela en étant résumé en un slogan ?

Roland Benedikter : Rendez-vous compétents au-delà de la réduction au bien et mal ! Tentez de comprendre sur plusieurs dimensions — ensuite seulement ayez à produire la sculpture de réalité sous la forme d'intuition immédiate. Et certes pas dans le sens que l'on proteste contre les banques francfortoises, parce que les mauvais y siègent et travaillent avec l'argent ; alors que ceux qui cultivent eux-mêmes leurs pommes de terre, se considèrent comme les bons. Nous devrions bien plus apprendre en prenant part et comprendre en reconnaissant, c'est-à-dire suivre par la pensée, à partir d'eux-mêmes, ce qui se passe entre toutes les sortes de jeux et manières de manipuler le capital. En construisant là-dessus, nous devrions développer une perspective critique émancipatrice qui va loin.

Adrian Wagner : C'était à présent l'une des six dimensions, que vous avez dénombrées : l'économie. Quelle serait la deuxième ?

Roland Benedikter : La deuxième dimension, c'est la politique. Il est sans réserve nécessaire de comprendre ce que la globalisation apporte avec elle dans le domaine traditionnel des relations politiques et diplomatiques. Et en même temps d'appréhender beaucoup plus profondément la politique qu'au sens de celle des partis et des institutions, comme l'a fait encore largement la science politique jusqu'à présent, voire en effet, presque exclusivement. Le domaine le plus important aujourd'hui, c'est « l'analyse politique contextuelle », c'est-à-dire la compréhension de l'importance rapidement croissante de facteurs comme la psychologie sociale, les philosophies, les conceptions du monde, l'histoire des idées, les mentalités. Ici aussi ce qui vaut c'est que nous sommes encore fort éloignés de devenir durablement efficaces, d'une manière plus généraliste, et à l'inclusion des politiques contextuelles dans le domaine de l'éducation. Pourtant les questions qui se posent ici sont de nature fondamentale : qu'est-ce que cela veut dire qu'un monde multipolaire de « *competing modernities* [modernités en compétition] » prend ici naissance, dans lequel l'Occident n'a plus le rôle principal ? Et quelles implications culturelles cela a-t-il ? Pourquoi l'Amérique est-elle là plutôt expansive à partir de sa psychologie culturelle ? Est-ce que cela a ses raisons dans le « principe d'individualité », dans le droit à poursuivre le bonheur personnel, comme cela fut initialement établi dans la Constitution américaine de 1776 ? Pourquoi cela est-il différent en Chine ? Pourquoi la Chine tente-t-elle aussi de s'y prendre tout autrement avec son nouveau rôle politique, en s'appuyant sur ses fondements culturels taoïstes et confucianistes ? Est-ce réellement « la montagne, qui ne se meut pas », ou bien, comme le nom « Chine » le fait toucher des doigts, « le centre non seulement du monde, mais au contraire aussi du Cosmos » ? Comment coopèrent aujourd'hui la « dépression post-impériale » de l'Occident, vécue plutôt consciemment aux USA et plutôt inconsciemment en Europe, et cette psychologie de « l'ascension irrésistible » de l'Asie ? Quels modèles politiques fondamentaux en résultent ? Est-ce que l'avenir du monde, comme le croit l'actuelle classe dirigeante aux USA, sera effectivement décidé non plus sur l'Atlantique, mais au contraire sur le Pacifique — dans la confrontation entre libéraux et non libéraux, sociétés démocratiques et sociétés autoritaires, avec les deux puissances dirigeantes USA et Chine ? Qu'est-ce que cela signifie pour l'Europe ? Toutes ces questions concernent des dimensions, au contact desquelles les jeunes doivent venir. Ce serait bon, à l'avenir de ne plus apprendre seulement l'anglais, mais aussi le chinois [mandarin, en fait, c'est-à-dire la langue hégémonique des Hans, encore des dominants ! *ndt*]. Mais nous devons connaître plus que les langues. Nous avons besoin d'une compréhension fondamentale pour la nouvelle constellation mondiale.

Adrian Wagner : Quelle serait la troisième dimension ?

Roland Benedikter : Le rôle de la culture au sens restreint, dans des cultures modernes la plupart séculaires, laïcisées au sens en usage. En fait partie, par exemple, ce qu'on appelle « l'industrie de la créativité », comme on la nomme aujourd'hui avec l'architecture, l'art, les films, la musique, la littérature. Elle forme et déforme des compréhensions de soi, et elle crée des modes de procédés et *habiti*, et donc des comportements sociaux fondamentaux transmissibles. Elle comprend la culture comme la « transmission du social ». En fait aussi partie le rôle de la culture en tant que définition d'appartenance à des groupes et de compréhension de soi collective. Le caractère ethnique, les formes traditionnelles « d'identité » ou bien le comportement sexuel socialement conditionné, en font aussi partie. Ce n'est pas seulement la migration globale qui a élevé ces derniers aspects de culture à un facteur de plus en plus important, mais au contraire aussi les éthno-nationalismes croissants au niveau mondial. Ceux-ci mènent à une scission toujours plus rapide d'États et à la l'indépendance d'États de plus en plus petits, souvent autant de formations non viables qui se déclarent indépendantes sur la base de raisons ethniques ou culturelles et sur la base des conflits correspondants, mais dès le départ ce sont des « *failed states* » [États ratés], comme dernièrement le Kosovo ou le Sud Soudan, car ils ne peuvent se maintenir d'eux-mêmes. La culture au sens de la fondation d'États nationaux, c'est une forme remontant au 18^{ème} ou 19^{ème} siècle, déjà largement dépassée depuis longtemps. Malgré cela, elle continue d'agir. Si nous avons encore 50 grands États au 19^{ème} siècle, nous en sommes aujourd'hui à 150 et la tendance est croissante. La culture doit

donc être comprise et considérée dans son ampleur transdisciplinaire, comme l'économie et la politique, en tant que facteur d'impulsions et de discours de la phase de globalisation actuelle — non pas quelque chose de facile, mais une tentative hardie nécessaire à laquelle on ne peut renoncer. Car sans tenir compte de la culture en tant que forme de rationalité autonome, nous ne pouvons comprendre convenablement à l'avenir ni l'économie, ni la politique. Cela se révèle, par exemple, le palabre durablement sans se comprendre qui a lieu entre les USA et l'Europe, lorsqu'il s'agit de stratégies de maîtrise des crises économique et d'endettement. Tous deux ont des conceptions totalement différentes non pas pour la raison qu'ils s'y prennent différemment avec le capital dans la société ouverte, mais au contraire parce qu'ils recherchent des solutions à partir de cultures économiques et financières différentes. Si ces différences culturelles, historiquement fondées, ne sont pas rendues conscientes dans les conceptions fondamentales, il ne peut y avoir non plus de solutions communes durables.

« Ce qui est vraiment important sera de distinguer entre formes progressives et formes régressives de spiritualité »

Adrian Wagner : La quatrième ?

Roland Benedikter : la quatrième dimension, que vous devez comprendre dans le monde, c'est le rôle des discours des fondations ultimes, y compris de la religion et des formes de spiritualité variées, aujourd'hui très diversifiées et aussi la manière dont elles interagissent avec l'économie, la politique et la culture, en les pénétrant réciproquement et en les mettant en réseaux. On doit comprendre que la religion civile, la foi dans les idéaux de démocratie, de liberté et d'individualité n'est pas du tout la même que la foi de la religion mythologique en une histoire sacrée supra-ordonnée, collectivement comprise, le plus souvent de genre eschatologique ou messianique. Cela signifie : les êtres humains doivent comprendre jusque dans les moindres détails dans la constellation mondiale qui vient, que la spiritualité n'équivaut pas au spirituel et la religion n'équivaut pas au religieux. Ce qui est vraiment important, sera de distinguer entre des formes progressives et des formes régressives de spiritualité, ce qui aujourd'hui se produit encore à peine. Que serait donc une forme progressive à trouver en moi, à cultiver et ensuite aussi à abroger en moi des valeurs de fondations ultimes ? Serait-ce quelque chose de constructif que de vivre ces valeurs moins explicitement en les prêchant dans le monde, mais au contraire comme un accomplissement ontologique en moi. Quelle est la différence entre une attitude progressive au sens d'une spiritualité de pratique et celle d'une religion de foi, souvent plutôt de caractère traditionnelle et confessionnelle, dans laquelle je crois quelque chose qui m'a été dit par une hiérarchie formelle, d'êtres humains supérieurs ? Quelle est la différence entre une expérience spirituelle, qui est induite consciemment et de manière ordonnée, et celle d'une compréhension traditionnelle des fondations dernières en tant que récit, en tant qu'histoire ? Comment cela produit-il son effet fondamentalement et totalement dans la différence ? Vers quoi me sens-je attiré(e), et où veux-je trouver ma place ? Ce sont des questions d'orientation pour la jeunesse actuelle, que l'on ne peut sous-estimer.

Je suis souvent confronté aux étudiants de mon épouse. Elle est professeure d'université [premier cycle d'université incluant la terminale du lycée français, *ndt*] et les élèves ont de 17 à 19 ans, et ils vivent ces questions dans une intensité qu'ils maîtrisent à peine. À ces jeunes pratiquement rien ne leur est remis principalement en mains, dans cette direction, par l'enseignement scolaire-académique en tant qu'instruments pour faire la distinction. Le plus souvent, ils en arrivent par hasard à leurs décisions d'orientation individuelle. C'est peu critique et peu structurant dans leur curriculum individuel, nonobstant cela devrait y être. Nous avons besoin de la quatrième dimension : la confrontation aux formes progressives et régressives des fondations dernières et avec leur dialectique dans le monde actuel.

Adrian Wagner : Et la cinquième dimension ?

Roland Benedikter : Cinquièmement, c'est qu'un bon mentor devrait préparer la jeunesse au nouveau rôle de la démographie. Cela signifie justement que ceux qui tentent d'être des « méta-

matérialistes », devraient comprendre combien sont importants à l'avenir les glissements démographiques. Avec les mouvements migratoires, avec la montée de la population chinoise à 1,4 milliards d'êtres humains, avec la diminution des populations occidentales, sur laquelle et ce n'est pas la moindre des choses, le grand homme d'État Helmut Schmidt n'a de cesse de désigner comme le facteur central de globalisation de l'avenir, sont reliés des déplacements graves de centres de gravité. Les gens me demandent très souvent quel serait mon plus grand espoir pour la première moitié du 21^{ème} siècle, et en quoi consisterait mon plus grand souci. Je dis toujours alors : mon plus grand espoir, c'est que la Chine devienne une démocratie. Car alors, il n'y aura plus dans le Pacifique aucune guerre — ni froide ni chaude —, car les démocraties [authentiques, s'entend, *ndt*] ne se font pas la guerre. Mon plus grand souci, c'est pareillement que la Chine devienne une grande démocratie. Car alors la démocratie deviendra définitivement un facteur décisif du glissement du système global. La Chine compte aujourd'hui 1,4 milliards d'êtres humains, dont seulement 40 ou 50 millions peuvent être créatifs, le reste étant immobilisé par le régime, puisque la Chine n'est pas une démocratie. Par contre les USA ont 305 millions d'habitants, l'Europe en a 500 millions, et tous peuvent être créatifs, parce que ce sont des démocraties, et que donc l'individualité et la liberté comptent quelque peu. La Chine ne s'ouvrira jamais à l'Occident ni technologiquement dans le savoir-faire, ni socialement, tant qu'elle ne sera pas une démocratie. Mais lorsque la Chine sera une démocratie, elle englobera tout à coup 1,4 milliards d'êtres humains créateurs. Alors la manœuvre deviendra beaucoup plus étroite pour l'Occident dans sa direction d'innovations, parce qu'alors la facteur démographique entrera pleinement en ligne de compte.

« La technologie a aujourd'hui atteint un point de seuil de l'évolution humaine »

Adrian Wagner : la Sixième ?

Roland Benedikter : La sixième, c'est le rôle qui acquiert rapidement de l'importance de la technologie. Beaucoup d'entre nous sous-estiment ce discours de système [*Systemdiskurs*] et ne voient pas qu'il a formé entre temps une forme de rationalité toute personnelle, qui agit indépendamment des autres, n'est plus contrôlée par elles et qui s'accroît chaque jour en importance. Le discours du système de la technologie remplace d'une part toujours plus rapidement et plus vastement le discours du système de la culture, en délocalisant constamment des compréhensions de soi et des pratiques d'identité en l'introduisant dans un contexte global — que nous le voulions ou pas. Mais le discours technologique englobe encore plus. La technologie a atteint aujourd'hui un point de seuil dans le développement humain, par exemple, sous la forme du « trans-humanisme » d'une conception du monde qui veut convaincre au moyen d'une fusion de son corps avec la technologie dans un au-delà de sa forme physique atteinte jusqu'à présent. L'université d'Oxford a fondé dans sa *James Martin 21st Century School* l'unique jusqu'alors institut « Avenir de l'humanité », dans lequel domine cette manière de voir le monde. La même chose se produit à l'Université *Reading* et aussi dans des universités meneuses et des institutions de recherches dans le monde entier. Ici, la technologie ne devient plus un facteur d'évolution, mais au contraire — pour la première fois dans l'histoire — un facteur de dépassement de l'être humain. Et avec cela aussi l'ensemble de l'histoire de l'être humain jusqu'à présent, qui — y compris l'histoire de la culture et de l'esprit de toutes les civilisations — est appréhendée comme une notice annexe et simple phase d'illusion transitoire, qui dura brièvement et sera bientôt passée.

Adrian Wagner : Quelle est la déclaration du trans-humanisme ?

Roland Benedikter : Le « trans-humanisme » énonce ce qui suit : tous ce que les hommes ont produit jusqu'à présent en savoir, art, culture, esthétique, n'était que l'expression d'une phase primitive. Cela reposait sur un non-savoir et une non-conscience, n'était dû finalement qu'à la conscience d'un être humain des cavernes, lequel au fond n'avait rien compris et n'utilisait la culture que pour supporter son insupportable *conditio humana* : pour exister et savoir que la souffrance et la mort sont le contenu et le but. Nous, comme le prétend le trans-humanisme, nous avons pour la première fois dans l'histoire, en atteignant d'un point seuil du développement de la technologie, des possibilités de mettre fin à la totalité de cette histoire de la primitivité. En

définitive, comme l'affirment des représentants dominants comme Nick Bostrom ou bien Kevin Warwick, nous ne voulons absolument plus effectivement tout cela, pas de Thomas Mann ni de Wim Wenders, ni non plus de philosophie indienne, au contraire nous ne voulons plus souffrir, aspirer ardemment à une conscience et une compréhension renforcées, et nous voulons être immortels. C'est pourquoi le trans-humanisme veut aller au-delà de l'être humain actuel et faire de l'être humain un *Cyborg*. Les capacités technologiques pour cela existeraient à présent et devraient être utilisées, car elles seraient là pour cela.

« Avec cela sont reliés une transmutation de toutes les valeurs et un intervertissement de tous les comportements »

Adrian Wagner : Comment cela est-il censé fonctionner ?

Roland Benedikter : À l'origine de l'être humain, l'homme a utilisé la technique en la produisant de lui-même et en l'utilisant comme une servante instrumentale. Le premier instrument technologique fut une hache, qu'un chasseur s'est confectionnée, en séparant perception et concept et en les ré-assemblant de nouveau ensuite : la perception « branche [Ast] » d'un arbre fut spirituellement isolée de l'organisme vivant de l'arbre, et fut reformée en « axe [Axt] », de sorte que le chasseur, sur la base de cette opération cognitive primaire, put effectivement re-consacrer la branche en axe [umwidmen den Ast zu Axt], à son propre avantage. Au commencement de la technique se trouva donc la scission du Je de son fait d'être lié incontestablement dans le monde, et la division sujet-objet. La sortie qui y est liée de l'être humain hors de la nature, les « mythologies universelles » l'ont dénommée « origine » ou bien aussi « péché originel » — un événement fondamental pour le devenir de l'être humain. La technique, à l'origine au service de l'être humain, a traversé ensuite une évolution exponentielle rapide — qui concerne autant sa vitesse que sa profondeur. Si elle était encore originellement, pour ainsi dire, un prolongation, un médium et une extension et jusqu'à un certain degré, aussi une prothèse du corps humain, avec laquelle il put mieux vivre, elle devint par de nombreuses progressions intermédiaires dans l'époque moderne depuis un objet de l'être humain à un nouveau sujet. Cela signifie que la technique qui est née de l'être humain est et s'est pour ainsi dire ex-territorialisée, tandis que par exemple, les fonctions de la main humaine, avec l'aide de marteau, de hache, et autres, furent élargies, revient aujourd'hui comme souveraine de l'extérieur dans le corps humain et commence non seulement à l'infiltrer, mais au contraire à le remplacer — par exemple, sous forme d'implants cérébraux et de prothèses hautement développées comme chez l'athlète sud-africain Oskar Pistorius, pour qui ses prothèses de jambes entre temps procurèrent non plus un inconvénient, mais un avantage vis-à-vis de ses concurrents « sains ». Avec cela sont reliés une transmutation de toutes les valeurs et un intervertissement de tous les comportements. Des hommes sont remplacés par des robots, une intelligence artificielle remplace des fonctions de la raison humaine, des « entités hybrides » naissent. En Angleterre — précisément aussi dans le champ d'exploration de « l'institut pour l'avenir de l'humanité » (Oxford, *Future of Humanity Institute*) des chercheurs comme Kevin Warwick ont déjà commencé à remplacer leur corps sain par des substrats technologiques. Ils veulent consciemment et activement devenir des *Cyborgs* et croient former ainsi le fer de lance de l'humanité.

Adrian Wagner : qu'est-ce que cela veut dire ?

Roland Benedikter : La pénétration de la technique d'une manière étendue, durable et inversive, dans le corps humain — comme précisément cela se produit pour la première fois dans l'histoire de l'humanité ! — représente le commencement d'une nouvelle phase de l'évolution de l'humanité, que certains philosophes, à vrai dire ont déjà prévue comme Martin Heidegger et Alvin Toffler. À l'occasion de quoi je les critique tous deux à cause de leurs unilatéralités : Martin Heidegger fut un « apocalypticien » de la technique, qui selon des manières de voir fortement traficotées, ne pouvait voir que le mauvais, ce qui apporte le déclin dans cette évolution. C'est unilatéral et pour cette raison à refuser pareillement à l'enthousiasme d'une idéologie du progrès technique, que nous découvrons chez Alvin Toffler et la majeure partie des chercheurs de ces tendances et autres futurologues. Heidegger et Toffler sont au fond tous deux des mythologues. Ils considèrent la phase d'évolution présente de la technique à partir d'une vision mythologique et métaphysique —

soit comme le bien absolu, qui remplace Dieu (Toffler), ou bien comme le mal absolu, qui tente de repousser l'être humain de la Terre (Heidegger). Tous deux ne saisissent que des aspects particuliers de l'événement affectif, mais ils sont incomplets et insuffisants. La vérité repose comme le plus souvent, dans le milieu ambivalent. Ici aussi nous avons besoin, comme à l'avenir en tout, de multi-dimensionnalité, la faculté de contempler les oppositions comme un tout, à l'aide d'un penser sculpteur, pour pouvoir venir en quelque sorte à bout du caractère monstrueux de ce qui s'accomplit en ce moment dans notre temps.

Adrian Wagner : Où se situe la différence entre les actuels jeunes « méta-matérialistes » et les « trans-humanistes » déjà existants ? Est-ce que tous deux ne veulent pas la même chose, à savoir parvenir au-delà du matérialisme brut jusqu'à présent, au-delà des limites de la matière, et aussi du corps humain ?

Roland Benedikter : Ce qui me paraît grave c'est qu'un « méta-matérialiste » reconnaisse moins les dangers de la technologie en tant que tels, nonobstant qu'il soit en bon accord avec les actuelles conceptions du monde acritiques de plus en plus dominantes, auxquelles les trans-humanistes appartiennent. Les « trans-humanistes » tiennent cela pour bien d'équiper le corps humain de technologies, voire même de le remplacer par la technologie. L'objectif personnel du directeur de « l'Institut pour l'avenir de l'humanité », Nick Bostrom, c'est de « se charger » sur *Internet*, pour préciser, y décharger ce qu'il pense être son « esprit » et avec cela — selon sa conception — de reproduire ce qu'il tient pour son « Je » dans les algorithmes technologiques, ou selon le cas, de se reconstruire virtuellement et ensuite de se rendre pour ainsi dire immortel au plan formel individuel et omniprésent en tant que « pur esprit », puisque sur *Internet* on est à la fois partout et nulle part. Pour les trans-humanistes, cela est bien, alors que de se promener avec son corps humain, c'est pour eux « mauvais ». Qu'avec le remplacement du corps humain, éventuellement le « Je » soit perdu, car naturellement on ne peut pas simplement remplacer le foie, les reins, le cœur et les poumons, sans qu'il y ait un effet sur le soi, cela est parfaitement égal pour les « trans-humanistes, puisque ce « Je », en effet, ne fait de toute façon que souffrir. Mais les choses ne sont pas si simples. Un « méta-matérialiste » ne refuse pas le progrès technologique, au contraire c'est un néo-humaniste pour qui le Je humain, qui décide de tout, est de valeur centrale et doit être protégé de ceux qui reconstruisent si radicalement les humains comme jamais dans l'histoire humaine, sans réellement savoir ce qu'ils font.

Adrian Wagner : Que sont ces trans-humanistes véritablement en tant qu'hommes ? Ce sont d'une part de stricts scientifiques, reconnus par les meilleures universités du monde, et d'autre part fortement orientés sur l'avenir d'une manière radicale. Sont-ils simplement technofreaks [dinges de technologie], ou bien qu'y a-t-il de plus là-dedans ?

Roland Benedikter : Ils représentent une nouvelle catégorie d'êtres humains, que je désigne comme des « matérialistes idéalistes ». Un idéalisme outré « vers le haut » s'associe chez eux à un matérialisme « vers le bas » d'une manière qui eût été encore impensable il y a quelques années encore, à l'époque de la polarisation idéologique. Aujourd'hui ils forment « post-idéologiquement » un courant commun qu'il désigne comme le « trans-humanisme ». Ces trans-humanistes sont, d'une part, de purs idéalistes, parce qu'ils veulent mettre fin à la souffrance humaine. Ils veulent aller au-delà de la « *conditio humana* » dans un espace de pur esprit. D'autre part, et d'une façon paradoxale, leur concept est purement matérialiste attendu qu'ils veulent remplacer le corps humain par un *cyborg*, et donc par un tissu technologique. Ils croient que ceci serait la solution de l'énigme pour hausser l'humanité à un nouvel âge.

Nous allons vers une croisée des chemins tout à fait importante en ce qui concerne l'avenir de l'humanité.

Adrian Wagner : Comment peut-on juger de cela ?

Roland Benedikter : Un représentant dirigeant formula sa vision de la manière suivante : Lorsque dans 20 ou 30 ans, au moyen des technologies les plus avancées qu'il serait parvenu à totalement se

reconstruire lui-même en algorithme sur *Internet*, et y vivrait ensuite lorsque cette construction unique, sur laquelle on ne peut se méprendre, puisqu'en effet selon lui cet algorithme ne peut être rien d'autre que lui-même, il n'aurait plus alors qu'une seule tâche : se placer devant l'ordinateur et se dégager de son corps, puisqu'en effet il ne pût se présenter deux fois. Je tentai de conclure un pacte avec lui et je lui dis que je serais volontiers présent lorsque devant l'ordinateur, il se planterait le couteau dans le cœur dans l'idée de devoir encore se désincorporer, pour avoir résolu toutes les énigmes. C'est alors que cet homme remarqua pour la première fois, ce qu'est réellement un « Je » — et ce qu'il n'est pas. Dans le moment où il tenterait lui-même de se désincorporer, il remarquera que le « Je » est quelque chose de totalement autre qu'un algorithme reproductible sur un ordinateur. Comme je l'ai dit, nous avançons vers une croisée des chemins d'une importance totale, eu égard à l'avenir de l'humanité. Préparer les jeunes à cette croisée des chemins, c'est pour moi une tâche méta-matérialiste essentielle.

Adrian Wagner : Récapitulons et tirons les conséquences en conclusion. Nous avons donc six dimensions, à partir desquelles doit être recomposée une formation et une éducation conformes à notre époque dorénavant à la fois trans-disciplinaire et multi-dimensionnelle. En quoi consiste la septième dimension de votre impulsion ? Et à quoi renvoyez-vous cette impulsion dans son noyau ?

Roland Benedikter : J'ai appelé mon évaluation « théorie d'action de système [System-Aktionstheorie] ». L'expression tente d'exprimer ce que cette évaluation veut dire en insistant sur l'essentiel. Il s'agit de prendre système et individualité avec la même importance et, au moyen de l'individualité, de transformer le système et de mettre fin ainsi au grand combat entre Luhmann et Habermas au moyen d'une intégration. Pour cela, nous devons comprendre le « déphasage de système global ». Cela se produit au mieux, selon moi, en explorant systématiquement les changements dans les six champs d'investigations : économique, politique, culturel, fondements ultimes (y compris religion et spiritualité), démographique et technologique, et en essayant ensuite de nous en faire une vision intuitive d'ensemble. L'essentiel dans cette vision d'ensemble formera une septième dimension, laquelle serait, dans le meilleur des cas, le « processus de réalité » lui-même. Au fond, une éducation conforme à l'époque ne signifie pas plus et (malheureusement) pas moins, que de préparer la jeunesse à l'esprit de cette septième dimension à l'avenir. Ce qui est important en cela, c'est de voir que les champs d'investigation désignés sont sur la voie du passage d'un fondement et d'une manière matérialistes de fonctionner à une manière de fonctionner immatérielle. Absolument aucun de ces champs se restera attaché purement au matérialisme, bien plus ils entreront tous dans une nouvelle dimension, qui fonctionnera d'une toute autre façon qu'auparavant. On doit comprendre d'une manière anticipée cette nouvelle dimension et se l'assimiler en agissant. Notre manière de comprendre, notre compréhension du monde, procure en même temps ce monde. Celui qui croit que Samuel P. Huntington n'a fait que refléter la réalité par sa thèse de la « lutte des civilisations », comme il l'affirmait, celui-là serait naïf ; avec cette théorie il en a produit en même temps la réalité. La même chose vaut pour la théorie d'action de système, pour l'impulsion des sept dimensions d'une éducation conforme à l'époque : nous essayons de comprendre le monde d'une manière multi-dimensionnelle, — mais en faisant cela, nous créons en même temps aussi ce monde, et certes d'une manière beaucoup plus étendue et qui va plus beaucoup plus loin, que peut souvent en être conscient l'éducateur de notre époque. Pour être aujourd'hui consciemment « méta-matérialiste », on doit comprendre la complexité et les interrelations entre les sept champs d'investigations et leur union sous la forme d'une septième totalité en constellations qui se transposent et se métamorphosent constamment. Pour cela ce qui est important ce sont la découverte et l'analyse de symptomatologies historiques, c'est-à-dire d'événements-clefs, d'informations-clefs, et de développements-clefs. Nous devons apprendre à distinguer des événements-clefs parmi ceux qui sont sans importance. Une mesure peut être pour cela de savoir à combien de ces six dimensions fondamentales prend part en même temps un événement : plus il participe à un grand nombre de ces dimensions de base, plus cet événement est important. Nous devons apprendre tout cela, car nous ne le maîtrisons pas encore. Bien sûr, vous pouvez me dire à présent : cette exigence est bien trop grande ! Notre système éducatif ne réalisera jamais ni ne laissera venir le fait de couvrir l'éducation au sens d'une université humboldtienne

pour tout un chacun et l'idée d'une éducation dans l'esprit d'Humboldt d'une formation généraliste sextuple, voire même septuple. Cela nous ne le ferons jamais !

« Les jeunes gens qui vivent aujourd'hui, les méta-matérialistes eux-mêmes, m'en procurent la confiance. »

Adrian Wagner : Je ne dirais pas, que nous ne pouvons pas le faire, nonobstant cela représente sans aucun doute un défi gigantesque. Qu'est-ce qui vous donne la confiance, que vous pouvez maîtriser cela ?

Roland Benedikter : Cela va de soi que c'est là une exigence très haute. Mais la globalisation exige cela de nous. Nous nous approchons d'un monde dans lequel le degré de complexité est si élevé qu'il ne nous reste rien d'autre. Et cela sera le futur. Si nous ne le créons pas, alors malheur à nous et aussi malheur aux « méta-matérialistes », qui pourraient alors en venir à protester et faire du boucan. Ce serait la plus grande perte que l'on pourrait se représenter. La confiance m'est apportée aujourd'hui par les jeunes gens qui vivent aujourd'hui, les « méta-matérialistes eux-mêmes, que j'observe et que j'éprouve comme extraordinairement doués et attentifs — cela concerne aujourd'hui une grande partie de la jeunesse réellement globalisée pour la première fois au monde d'aujourd'hui. Mes étudiants en Californie, qui luttent contre les injustices du système économique et financier et qui sont abattus d'une manière brutale par jets de gaz lacrymogène, se relèvent ensuite et continuent de se battre ; ou bien mes étudiants à Berlin, qui tentent à toute force de comprendre le monde qui les entoure et sont peut-être la génération la plus ouverte de tous les temps — les connaître tous comme cela, c'est merveilleux. Ils sont l'avenir.

Adrian Wagner : On pourrait aussi proposer cela comme une sorte de training [apprentissage] pour les adultes, par exemple, lors de formations sur plusieurs semaines, une sorte de stage ?

Roland Benedikter : Oui, on le pourrait déjà. Ce qui est important cependant c'est qu'on s'y exerce déjà tout au long des années, ce qui signifie tenter sans cesse d'oublier, et d'intérioriser par ce fait, et de recommencer ensuite. Les rythmes et la continuité c'est ce qui est décisif — de sorte que la compréhension multi-dimensionnelle soit exercée sur de longues périodes de temps. Il y faut tout d'abord une formation toute simple, mais fondamentale de « *forma mentis* ». Comment puis-je aujourd'hui principalement me comprendre en étant placé(e) dans le monde ? Tout est si complexe, et tout dépend de tout, et en même temps ce sont des logiques complètement différentes qui agissent. La rationalité du « capital » est tout autre chose, par exemple que la « spiritualité », pour le moins en surface, cela semble bien en être ainsi. La logique, qui produit tout son effet dans la technique universalisée, est toute autre que celle qui agit dans la culture post-moderne, car la technique uniformise et homogénéise plutôt les êtres humains, la culture post-moderne s'appuie plutôt sur les différences. Tout cela se superpose et agit ensemble, et plus encore avec cela sur la base de diverses vitesses des développements entre les six dimensions fondamentales ainsi qu'au moyen de discontinuités et de ruptures, et ainsi que de la concurrence et des conflits entre les six dimensions. Pour la formation d'une première « *forma mentis* » une formation théorique devient nécessaire — dans l'avenir bien plus encore que dans le passé. Même dans les domaines les plus souvent orientés sur le recours à l'engagement émancipateur, comme celui de la Société civile, on doit sans cesse insister : « théorie » vint du mot « *theoria* », et signifie « voir l'ensemble », « adopter le regard de Dieu ». C'est pourquoi le « *théos* » y est dedans. Cela ne signifie rien d'autre que le mot théorie est une première possibilité de contempler une totalité ordonnée. Sans ce premier fondement, le reste n'est jamais atteignable — aujourd'hui beaucoup moins encore qu'hier.

« Et ensuite on doit faire sortir les jeunes gens »

Adrian Wagner : Théorie, donc, en tant que centre du monde futur et d'une manière d'être conforme à l'époque que nous vivons ?

Roland Benedikter : Jusqu'à un certain degré, oui. Nous avons besoin à l'avenir d'une manière de voir intégrale, qui clarifie les évolutions et les contextes dans tous les domaines ; que ce soit un professeur d'esthétique ou un mécanicien, ils doivent s'être approprié une telle manière de voir — pour le moins sous sa forme la plus simple, par exemple sur le modèle aux sept dimensions. Lorsqu'on a travaillé ce modèle — et pour cela il y faut parfois 20 ans, mais cela consiste en des phases qui se répètent — on dispose alors d'un cadre d'orientation. En quelques semaines ou bien mois, les concepts centraux des six dimensions se laissent élaborer dans leur manière fondamentale de fonctionner ainsi que les différents types de rationalité. Après il s'agit de savoir comment agissent ces dimensions en principe typologiquement et comment elles continuent aujourd'hui d'agir d'une manière dialectique en se plaçant les unes en rapport avec les autres. On peut s'approprier cela donc sous la forme de pierres toutes simples de construction qui, lorsqu'on les combine ensemble permettent déjà des manière de penser très complexes. Et ensuite, on doit envoyer les jeunes dehors : ils doivent s'exposer tout à fait concrètement à divers milieux et mondes de vie sociale, et aussi au sens du concept véritable de « travail social ». On doit les encourager pour cela à accumuler, avec l'aide du modèle aux six dimensions, des expériences au sein des mondes de vie et de styles de vie tout à fait concrets, pour faire entrer d'une part la théorie dans tous ces contextes tout à fait concrets et continuer de la développer ou bien de pouvoir la falsifier d'autre part, à l'appui des expériences qui ont été ainsi réalisées.

Adrian Wagner : Il s'agit donc centralement d'une alternance entre réalité et théorie ?

Roland Benedikter : Oui. Concevoir cette alternance en la renouvelant et la rendre plus intense que jusque-là, plus excitante pour les jeunes, ce sera le grand défi — et certes dans tous les domaines. De cela vous avez besoin pour les plus nantis qui constituent les 10 000 situés en haut de la société, et de cela vous avez besoin dans les contextes dans lesquels vous réalisez le « travail social ». Vous avez besoin de cela pour les chômeurs de même que pour les post-doctorants [qu'on envoie à l'étranger après la thèse, mais qui ne reviennent plus, parce qu'on ne peut ni les engager dans la recherche (où ils sont désormais « oubliés », ni leur offrir non plus dans le privé un emploi digne de leur formation, voilà pour le moins depuis 20 ans la situation chez nous en France, une catastrophe de gaspillage de cerveaux créatifs ! *ndt*]. Tous les hommes qui regardent l'avenir des prochaines années ont besoin de cela. Et la question sera de savoir comment je calibre cela en fonction de l'auditoire devant lequel je me présente à chaque fois. Mais je peux vous dire que dans les groupes, avec lesquels je travaille, ici aux USA, mais en partie aussi en Allemagne, avec cette impulsion du « déphasage global du système », règne le plus grand enthousiasme chez toutes les classes d'âge de 15 à 85 ans. Je dois avouer que je n'ai encore pas expressément essayé en dessous de 15 ans et au-delà de 85 ans, et c'est pourquoi je ne sais pas non plus si cela serait censé.

Adrian Wagner : Combien cela durera-t-il avant que ce genre d'impulsion s'ancre de manière concrète dans le système éducatif ?

Roland Benedikter : Ce n'est qu'une question de temps pour qu'une impulsion multi-dimensionnelle, présumée aussi naturellement « trans-disciplinaire », se fasse adopter en tant que méthode. En Allemagne et en Europe centrale, toutes les deux ont été jusqu'à présent négligées, et bien sur la base d'un scepticisme fondé dans l'histoire, à l'égard d'impulsions « intégrales ». Mais je crois que ce n'est en définitive qu'une question de temps, jusqu'à ce que la multi-dimensionnalité s'adopte dans l'ensemble du système éducatif. L'art sera de transposer le tout de sorte que les jeunes seront fascinés et enthousiasmés pour un élan qui est précisément multi-dimensionnel au lieu d'être idéologique, qui remplace donc l'idéologie de la lutte des classes par une intuition immédiate la plus diversement configurée possible de la complexité du monde actuel. C'est mon travail et je me souhaiterais qu'une grande part de ce qu'on appelle aujourd'hui le mouvement post-matérialiste, à l'inclusion de la Société civile dans son antinomie et multiplicité de structure, s'engage durablement dans cette direction. Comme déjà dit, les impulsions classiques, aussi importantes qu'elles demeurent, par exemple le « marxisme », le « post-modernisme » ou le « communicativisme » ne suffisent plus, pour représenter la complexité comme cela sera nécessaire à l'avenir.

« Je me souhaiterais une discussion plus constructive et plus étendue »

Adrian Wagner : Comment se comporte le penser et le vouloir dans tout cela, et donc le comprendre et l'agir ?

Roland Benedikter : Vouloir « aller chercher dans le futur » c'est sans doute la dimension centrale du défi de la globalisation. Pour cela la découverte de son rôle dans le contexte social est importante, pour donner une voix aux courants progressifs, pour les organiser, les aider à se réaliser eux-mêmes. Beaucoup ont reconnu cela. Mais ce qui manque encore et toujours aujourd'hui avec la meilleure volonté en Europe centrale, c'est la « multi-dimensionnalité systématique » — et donc cette structure sextuple ou septuple, que j'ai tenté d'introduire. Et ce qui me manque encore, c'est un large rayonnement d'un tel penser multi-dimensionnel sur le *mainstream* du commerce et — en tant que préalable nécessaire pour cela — une confrontation active avec lui. De nombreux concepts innovants en restent fortement restreints aux groupements alternatifs, et donc à une certaine partie, également élitaire, de la clientèle. Je me souhaiterais donc une discussion plus constructive et plus étendue — par exemple aussi avec *Wall Street* ou bien d'autres formes matérialistes plus traditionnelles de notre société. Tous ne pourraient qu'en profiter — et avant tout ceux qui sont aujourd'hui encore matérialistes.

Adrian Wagner : Quels exemples connaissez-vous dans lequel un tel discours multi-dimensionnel, comme vous le proposez, est déjà aujourd'hui concrètement exercé et à des répercussions mûries dans la réalité ?

Roland Benedikter : Avec des collègues, j'ai tenté de transposer cette impulsion d'une part pour des étudiants d'université, aussi bien aux USA qu'en Allemagne. D'autre part, il existe de plus en plus de conseil politique dans des parties étonnamment nombreuses du monde, parce qu'aussi bien les gouvernements régionaux que ceux nationaux sont intéressés, en étant poussés par la détresse, de plus en plus aux accès multi-dimensionnels à la réalité. Pour l'essentiel, notre travail consiste en séminaires, conférences, et productions de conseil. Nous tentons d'apporter une certaine attitude d'esprit aux gens en deux ou trois fins de semaines par des « cours rapides bouillants » [*Schnellsiedekursen*] et de les enthousiasmer pour le penser multi-dimensionnel. On continue d'édifier là-dessus par un approfondissement sur une période plus longue à choisir librement, ou bien aussi par des recommandations concrètes sous certaines conditions et dans des contextes qui se modifient constamment, lesquels exigent sans cesse de nouvelles analyses et impulsions de résolutions de problèmes. En comparaison de ce qui serait indispensable, tout cela n'est sans doute qu'un commencement. Mais je pense que l'intensité quantitative croît rapidement, parce qu'aujourd'hui justement à cause des crises, la sensibilité en faveur de la nécessité d'une manière de voir adéquate à la complexité s'est massivement élevée. L'impulsion multi-dimensionnelle est une réponse aux exigences de notre temps.

Adrian Wagner : Vous voulez aussi créer pour cela votre propre « Institut pour l'avenir de l'humanité » ?

Roland Benedikter : Oui. Avec des amis comme Wolfgang Riehn et d'autres, je travaille en ce moment à son financement. Le « *Future of Humanity Institute* » à Oxford a besoin d'une saine concurrence à partir d'une perspective néo-humaniste. Pourquoi devrions-nous ne laisser ce champ qu'aux « trans-humanistes » ? J'ai le ferme espoir qu'il y a des mécènes [*sponsors*], qui dans cette grande lutte d'époque veulent intégrer des paradigmes, avec des répercussions pratiques massives à moyenne ou longue échéance.

« Une crise crée toujours de la conscience »

Adrian Wagner : C'était déjà beaucoup en nouveauté. Qu'en est-il de la perspective globale ?

Roland Benedikter : Comme vous le savez, il existe déjà dans le domaine anglo-américain depuis le 18^{ème} siècle, le dicton fondamental, qui va de soi aux USA, *Crisis Creates Consciousness* (« *CCC* »). Ce dicton caractérise — dans toute la problématique qui lui est en même temps

inhérente — quelque chose de juste, voire, en effet, de central pour les sociétés modernes, de répartition du travail par principe et par inclination fondamentale pluralistes : une crise crée toujours de la conscience — et certes au moyen de distanciation, aliénation, différenciation, comparaison et donc en définitive au moyen de vérification critique des différents aspects des sphères individuelles et sociales. On peut même affirmer : l'humanité forme de la conscience par la souffrance, ce qui est décrit par le concept de « différenciation » — les crises en sont toujours une partie. Ce qui est intéressant en ce qui concerne l'instant actuel, c'est que nous progressons au travers de crises si extraordinairement nombreuses, dans tant de dimensions en même temps comme probablement jamais encore dans le monde moderne.

Adrian Wagner : Peut-on voir cela comme la caractéristique centrale du présent, comme sa signature : la multi-dimensionnalité synchrone des crises dans tous les six dimensions fondamentales ?

Roland Benedikter : Oui, c'est la caractéristique du présent, qu'un défrichage ait lieu dans toutes les dimensions, que nous avons désignées, et certes plus comme jusqu'à présent l'une après l'autre, mais toutes en même temps. L'Europe est fourrée dans la crise depuis six ans sans interruption : d'abord il y eut la crise économique et financière, puis les crises d'endettement et celles politique. La « multi-dimensionnalité synchrone » des crises ne se laisse pas saisir manifestement. C'est pourquoi j'affirme que le temps est mûr à présent pour un penser vaste, apte à la complexité, bien que précisément parce que peu de choses sont proposées dans cette direction. Jusqu'à présent, on ait négligé en Europe un penser trans-disciplinaire et multi-dimensionnel. En même temps, les impulsions disciplinaires proposées sont tombées dans des difficultés, voire même ont échoué. Mais c'est exactement ici que s'offrent des possibilités pour le penser nouveau. Exactement ici, dans la crise, se trouve la chance d'un renouveau du domaine de la formation et de l'éducation. Ici se trouve les chances individuelles de ceux qui sont engagés socialement et politiquement dans la société — et qui veulent en même temps relier les deux dimensions du savoir et du comprendre, le connaître avec l'expérience de l'engagement social.

Adrian Wagner : Pour cette chance, nous devrions vous être reconnaissants.

Roland Benedikter : Oui. Et avant tout : nous devrions accepter le défi qui lui est associé !

Sozialimpulse 1/2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Roland Benedikter est professeur fondateur pour l'analyse de l'époque et la sociologie politique interdisciplinaire à l'*Orfalea Center for Global and International Studies* de l'Université de Californie à Santa Barbara et au *Europa Zentrum* de l'Université Stanford. Depuis 2011, il est aussi chargé de cours pour l'analyse d'époque multidisciplinaire à l'Université Viadrina de Francfort sur l'Oder. Site Internet autorisé : http://europe-stanford.edu/people/Roland_Benedikter/ et http://en.wikipedia.org/wiki/Roland_Benedikter.
Contact: rben@stanford.edu

Adrian Wagner est pédagogue social et *Spiral Dynamics Trainer*, il travaille en journaliste libre dans le domaine anthroposopique et comme entraîneur pour service volontaire de la *Caritas* de Fribourg et de la Croix-Rouge dans le domaine de la formation des adolescents et des adultes. Pour le « Laboratoire de développement de Fribourg », qui a pour but d'organiser une pratique de développement individualisée pour toute personne intéressée, il est actif comme orateur.

Réaction de lecteur à cet article¹ dans *Sozialimpulse 2/13*

D'un manière réjouissante, la dernière édition de *Sozialimpulse* a thématisé une fois encore l'idée d'Université chez Humboldt. Pourtant je dois admettre avoir eu l'impression, que le point central de cette idée ne fut pas ou à peine abordé. Roland Benedikter insiste sur l'aspect pluridisciplinaire de la philosophie de l'éducation chez Humboldt et plaide pour introduire en conséquence ses qualités « couvrant de vastes domaines », « obligatoire » et « curriculaire ». Il a développé une organisation septuple du contenu de l'université, qu'il veut rendre « obligatoire pour tout parcours de formation ». Et il appelle cela un « modèle éducatif de Humboldt » (développé à sa façon à lui), sans mentionner, pas même une seule fois, ce que Humboldt lui-même a placé au centre de ses exposés sur « l'organisation interne et externe de la haute institution scientifique », à savoir en aucun cas ce que Benedikter veut rendre obligatoire, mais au contraire « solitude et liberté » comme principes régnant d'avance dans l'Université ». ² Le noyau de l'idée d'Université chez Humboldt sont l'*auto-détermination* et la *liberté* des enseignants et des apprenants en ce qui concerne leurs

organisations d'études et de recherches dans le quotidien universitaire et non pas l'obligation de suivre des programmes d'enseignement à sept degrés. Dans la continuation de cette tradition de formation occidentale, Steiner a formé le concept de « libre vie de l'esprit », qui pareillement n'a de sens que s'il se fonde sur la liberté de l'individu. Quant à savoir si l'étudiant de Benedikter souhaiterait avoir passé le curriculum à sept degrés, ou bien un autre, y être incité par un professeur ou alors souhaiterait procéder à partir de son propre intérêt ou de ses interrogations intimes, une instance extérieure ne peut en décider, mais au contraire seulement chaque étudiant individuel lui-même.

Vouloir obliger un curriculum à sept degrés peut être comparé, selon moi, à ce que Steiner, dans un contexte analogue, appela un jour « l'écrasement barbare de l'individu ». « Aucune règle contraignante ne doit l'accompagner (l'étudiant) dans son devenir » écrivait Steiner dans ses essais sur « Université et vie publique » et il exige pour l'organisation universitaire la « plus grande mesure de liberté » : « Le plus souvent nous avons besoin d'hommes (*Männer*) [et peut-être de femmes, non ?, *ndt*] de profession spirituelle, qui confessent la liberté, parce qu'ils aiment la liberté ». Le Je est la source, aux profondeurs spirituelles duquel peut résulter à tout moment le nouveau quant à ce qu'il veut étudier à chaque fois conformément à sa situation individuelle. Chaque Je décide individuellement de son curriculum — et un libre entretien et arrangement avec l'enseignant — et en aucun cas, Monsieur Benedikter un curriculum « recouvrant des domaines » et « obligatoire ».

Le second article dans *Sozialimpulse* de Antti Hautamäki sur le thème de Humboldt mentionne quoi qu'il en soit la « liberté académique et l'autonomie des Universités » en position centrale. Pourtant, ici aussi — comme un modèle de continuation de l'impulsion de Humboldt — est fixée une orientation d'objectif qui est censée transformer le traditionnel « focus sur la quête de vérité » de Humboldt vers le fait que les Universités s'attèlent à la résolution des problèmes difficiles, parmi lesquels on veut signifier le « changement climatique, les questions de santé et d'alimentation, la formation, l'urbanisation et la polarisation sociale et autres. Cela aussi, si c'est fixé comme une feuille de route générale pour toutes les Universités portera très fortement préjudice aux principes centraux — l'Université humboldtienne : « solitude et liberté », ou bien même les supprimera, ce par quoi Hautamäki se retrouve en contradiction directe avec sa revendication de « liberté académique et autonomie ».

Hautamäki souffre d'un manque de concept humboldtien classique, de sorte qu'il ne consacre pas une « grande attention » aux « dispositions et exigences sociétales et économiques » — un manque, qu'il veut faire cesser par la prescription de fixation de missions universitaires (pour préciser, afin de résoudre les problèmes sociétaux). Avec cela il entre en contradiction avec le concept même de liberté chez Humboldt (et aussi chez Steiner) et le supprime complètement. Humboldt et Steiner partent d'une compréhension de l'être humain, en conséquence de laquelle ne peuvent se développer une compréhension sociale et un engagement social que dans le cadre d'une vie de l'esprit libre. L'ordonnement extérieur d'une feuille de route qui semble sociale, en tant que programme obligatoire peut carrément tuer les sources intérieures de l'individualité, à partir desquelles lorsqu'elle est autorisée à librement se déployer, une impulsion sociale authentique et beaucoup plus puissante peut naître, qui sert la « société à partir d'un point de vue beaucoup plus élevé ».

Ingo Hoppe, Dornach/CH, i.hoppe@gmx.ch
(Traduction Daniel Kmiecik)